317494 AMER
COLL

WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE
AMERICAN ROOM

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b2931348x

20.

O 1383.
24.

Ch 1583.
26

33
L
1

Fragment ſur les mœurs de Saint-Domingue, par M. Moreau de Saint-Méry, *Conſeiller au Conſeil ſupérieur de Saint-Domingue, de diverſes Académies, &c.*

LEGS [illegible]
DONS 9872

Une Colonie immenſe, la plus riche que les Européens aient fondé dans le Nouveau-Monde, eſt faite ſans doute pour intéreſſer la Nation qui la compte au nombre de ſes poſſeſſions. Placé dans un climat différent de celui de ſa Métropole, & à une diſtance conſidérable, Saint-Domingue mérite de fixer notre attention.

Cette Iſle, à laquelle l'*Encyclopédie*, cet Ouvrage admiré par ceux même qui accuſent ſon inſuffiſance, n'a accordé que trois ou quatre lignes, eſt la plus vaſte de toutes les Antilles, après celle de Cube. Située à l'entrée du Golphe du Mexique, elle a près de 400 lieues de tour, & environ 180 de longueur, ſur une largeur variable, qui ſe réduit à 15 lieues dans quelques endroits.

D'après les pompeuſes deſcriptions des Auteurs Eſpagnols, l'iſle de Saint-Domingue, appellée alors *Haïti*, étoit prodigieuſement peuplée, lorſque *Chriſtophe Colomb* y aborda; & la poſtérité jugeant la Nation ſur le témoignage de ſes Ecrivains, lui reproche, avec juſtice, d'avoir froidement égorgé & détruit la race de ces paiſibles Inſulaires. Quoique l'époque enſanglantée de la découverte du Nouveau-Monde, ſoit encore récente, il eſt impoſſible de trouver à Saint-Domingue un ſeul homme deſcendu ſans mélange des premiers Indiens.

……

Des François, chaſſés de l'iſle de Saint-Chriſtophe, où ils ſe croyoient à l'abri de l'intolérance religieuſe, dirigerent, en 1636, la barque qui étoit déſormais leur unique reſſource, vers la petite iſle de la Tortue, qui touche, pour ainſi dire,

à celle de Saint-Domingue. Ce fut là qu'ils réſolurent d'enrichir leur ingrate patrie d'un domaine dont les immenſes produits concourent aujourd'hui au maintien de ſa ſplendeur.

La partie françoiſe compte cinq ou ſix Villes & pluſieurs Bourgs, qui pourroient paſſer pour de petites Villes. C'eſt là qu'un ſeul & unique but raſſemble des individus de divers points de la terre; c'eſt là que chacun apportant ſes vices & ſes vertus, ſe dirige vers le temple de la Fortune, ſuivant ſes opinions, ſes beſoins, & les circonſtances.

Nous avons tracé ailleurs (1) le caractere de ceux qui ont reçu le jour à Saint-Domingue; eſſayons d'eſquiſſer maintenant les mœurs générales de la patrie adoptive de tant d'Européens.

Dans les lieux où les hommes ſe trouvent raſſemblés par l'effet d'une longue ſucceſſion de tems, il s'eſt formé une ſorte de ſyſtême d'aſſociation particuliere, auquel des convenances locales ont donné des regles. Ce ſyſtême ſe conſerve ſans changement ſenſible, à moins d'événemens auſſi extraordinaires que rares, parce que les individus iſolés qui viennent s'unir à la peuplade, en prennent les uſages. Ce n'eſt, à proprement parler, qu'une famille plus ou moins nombreuſe, mais dont tous les membres conſervent entr'eux des traits de reſſemblance faciles à appercevoir.

Dans les établiſſemens par Colonie, au contraire, il n'y a aucun trait, aucun eſprit général; c'eſt un compoſé informe qui ſubit des impreſſions différentes, & qu'il n'eſt point aiſé de façonner. Cela ſe fait remarquer, ſur-tout lorſque ces Colons vont habiter un climat qui leur eſt abſolument étranger. Chacun conſervant alors l'habitude de quelques uſages du lieu qu'il abandonne, mais modifiés & appropriés au pays où il eſt tranſplanté, la Colonie entiere ne peut offrir qu'un enſemble biſarre. C'eſt donc au tems ſeul qu'il appartient d'influer ſur des êtres qui ſe trouvent ainſi mêlés comme par haſard.

Que ſera-ce donc ſi, ſous le nouveau ciel où nos coſmopolites vont s'établir, leur intempérance & leur avidité, aidant les influences du climat, ne leur donne qu'une exiſtence rapide, & ſi la population ne s'y entretient que par de nouveaux Colons, héritiers de leurs vices & des maux qu'ils enfantent? Que ſera-ce ſi, dans la nouvelle patrie qu'ils ſe ſont faite, ils ſe trouvent environnés d'eſclaves, qui leur annoncent à quel éloignement ils ſont de leur terre natale, où la ſervitude prenant des dehors moins révoltans, attache le pauvre, par le beſoin même, au joug impérieux du riche? Eſt-il poſſible qu'alors la Colonie ne préſente pas un tableau dont on chercheroit vainement le modele ailleurs?

---

(1) Dans les Mémoires du Muſée de Paris, ſeconde livraiſon, où l'on trouve pluſieurs morceaux de divers Auteurs.

Telles ſont les raiſons qui donnent un caractere particulier aux mœurs des Colonies de l'Amérique : tâchons d'établir celui qui diſtingue les mœurs de Saint-Domingue.

Des Flibuſtiers, accoutumés à chercher leurs beſoins à travers les périls d'un élément redoutable, & à les obtenir par la force des armes; des Boucaniers, la terreur des forêts, dont ils détruiſoient les habitans, ne pouvoient avoir que des mœurs farouches & ſanguinaires. Fideles aux chefs qu'ils ſe choiſiſſoient pour la campagne, ſcrupuleux dans l'exécution des promeſſes qui les lioient alors entr'eux, ils ne connoiſſoient, après la croiſiere & le partage du butin, d'autres principes que leurs paſſions, & des deſirs effrénés. Ne recevant plus de loix que de leur féroce indépendance, le fer étoit l'arbitre de tous leurs différends. Il ſembloit que le Nouveau-Monde ne dût connoître que les horreurs de l'ancien, & que les Nations appellées policées ſe fuſſent chargées de faire de la partie la plus conſidérable du globe, un vaſte champ de carnage.

Cependant, lorſque Saint-Domingue n'étoit, en quelque ſorte, qu'un vaſte repaire de brigands, de timides ſpéculateurs calculoient, dans la Capitale, quel parti l'on pouvoit tirer du fruit de leur vaillance, & une Compagnie de commerce entreprenoit de leur donner des chaînes, & de les faire ſervir à ſes vues. Le projet, inſenſé en apparence, ne pouvoit réuſſir que par un ſeul moyen, & la Compagnie le trouva.

Dogeron, Gentilhomme Angevin, qui avoit été Agent

ſubalterne de la Compagnie dans les Iſles, fut chargé de ſes intérêts dans l'établiſſement projetté à Saint-Domingue. Il arrive dans l'Iſle, muni d'une vente d'un prétendu propriétaire de la Tortue. Il ſe met en poſſeſſion de quelques murs appellés le Château, & qui formoient le domaine du Gouverneur; il entretient les habitans de leur Souverain, de l'intérêt qu'ils lui ont inſpiré, & de ſes vues paternelles ſur Saint-Domingue. Ils étoient François: *Dogeron* leur parloit au nom du Roi; il fut écouté.

Ce Chef, plus élevé par ſon heureux génie au-deſſus de ceux qu'il avoit à gouverner, que par le titre dont on l'avoit revêtu, ſentoit que, ſans agriculture, il n'eſt point de commerce. Il étoit difficile de faire goûter cette vérité à des hommes qui dédaignoient tout ce qui ne portoit pas une empreinte martiale; mais ce triomphe ſera à jamais le plus bel éloge de *Dogeron*. Les plus grands obſtacles qu'il rencontra furent l'ouvrage de la Compagnie qu'il repréſentoit. Elle parvint même à pouſſer à la révolte des hommes encore mal accoutumés à l'obéiſſance. Mais *Dogeron*, qui doit toujours étonner par ſon aſcendant, ſut conduire la Colonie à implorer elle-même du Souverain, l'oubli de ce ſoulevement paſſager.

Déjà *Colbert* avoit ſenti en homme d'Etat que ſi l'enfance des Colonies peut être livrée à des Compagnies, il eſt dangereux de les abandonner à ces nourrices mercenaires, qui font toujours payer leurs ſoins trop cher, dès qu'ils ſont devenus inutiles. *Dogeron* contribua à ſauver Saint-Domingue de cette tutele ruineuſe, & il emporta au tombeau la ſatisfaction d'avoir convaincu de l'importance de cette Iſle, & préparé le premier germe de ſa proſpérité.

Jamais perſonne n'influa autant que cet Adminiſtrateur ſur les mœurs de la Colonie qu'il rendit cultivatrice. Ses habitans ne commencerent qu'alors à la contempler comme une patrie, & à s'y changer en citoyens. Pour leur en donner les qualités les plus eſſentielles, *Dogeron* invoqua le ſecours d'un ſexe ſéduiſant, qui ſait par-tout adoucir l'homme, & augmenter ſon penchant pour la ſociabilité: il fit venir de France des êtres jeunes & timides, pour ſoumettre ces Inſulaires orgueilleux, & les changer en époux ſenſibles, en peres de famille vertueux.

Saint-Domingue eut, de cette maniere, une population qui lui devint propre, & l'on s'accoutuma à y vivre tranquille & content. Riches ſans luxe, ces anciens Colons n'avoient pas encore appris l'art de changer les ſuperfluités en beſoins. L'empire des mœurs coloniales s'étendit même, pendant longtems, juſques ſur les Guerriers, qui s'y ſont preſqu'accoutumés à ſe diſtinguer par-tout des autres Citoyens. Chaque Soldat devenoit Colon; & ſi le changement fréquent des Chefs, & les événemens politiques n'avoient pas influé ſur le ſort des habitans de cette Iſle, ils n'auroient rien envié à ceux de la Métropole.

Mais ce bonheur paiſible devint lui-même la cauſe d'un changement conſidérable. Des Colons, qu'une culture dirigée avec intelligence avoit enrichis, deſtinerent leurs enfans à divers emplois. Il fallut les envoyer en France pour faire des études analogues à leur état futur. Ceux qui revinrent dans leur pays y porterent des goûts qu'ils ne purent pas y ſatisfaire. Ils s'étoient arrachés quelquefois à des penchans déjà trop fortifiés; enfin, ils rougirent peut-être des mœurs ruſtiques de leurs parens. De-là, ce dégoût de ſon lieu natal, cette eſpece d'ennui qui fait qu'on ne ſe regarde plus que comme paſſager dans le pays où l'on eſt quelquefois forcé de réſider toute ſa vie; de-là, cette inſouciance pour l'avantage & la proſpérité de la Patrie de laquelle on n'attend plus que les moyens de vivre éloigné d'elle, & de payer cher des jouiſſances qu'on ne multiplie que parce qu'elles ne ſatisfont point.

A ce malheur, qui a rendu la plupart des Créoles étrangers à la terre qui les a vu naître, s'en joignit un autre: leur goût pour la diſſipation, leurs dépenſes éclatantes les faiſant remarquer, on ſe fit des Colonies une idée exagérée: les contrées, dont les produits pouvoient ſuffire à un luxe auſſi effréné, devoient être des mines inépuiſables, & l'amour des Européens pour l'or, les fit partir par légions pour aller prendre leur part de ces tréſors immenſes: en vain un climat deſtructeur en

moiſſonna la majeure partie, on ne vit que les dépouilles apportées par ceux qui revenoient.

La Colonie paroiſſoit cependant ſatisfaire à tant d'ambition, lorſque vers 1740, elle fut confiée à deux Adminiſtrateurs, dont le génie & l'union la rendirent encore plus importante. Leur idée la plus heureuſe fut de déterminer les habitans à employer l'eau qui couloit ſans utilité dans des plaines immenſes, pour en augmenter la fertilité. Alors on vit s'ouvrir de toute part des canaux qui roulerent en quelque ſorte des flots d'or, en fécondant des ſemences précieuſes. Des routes plus commodes firent communiquer les diverſes parties de la Colonie entr'elles. La population s'accrut doublement, parce que les Colons goûtant ſous des Chefs juſtes & éclairés, les douceurs d'une adminiſtration paternelle, s'arrêterent un inſtant dans leurs foyers, où cet avantage attiroit encore les Européens.

Mais ce nouveau degré de civiliſation changea auſſi les mœurs du ſecond âge de la Colonie, que d'autres événemens devoient faire varier encore.

La perte de quelques-unes de nos Colonies n'ayant que trop appris ce qu'on pouvoit craindre pour les autres, des Régimens y paſſerent en 1762, pour les conſerver ſous la domination françoiſe. Ces défenſeurs de la Patrie, qui ne ſont pas toujours les gardiens des mœurs, n'affermirent pas celles de Saint-Domingue. L'ennemi ne fit rien perdre à la Colonie, qui ſe défendit moins bien de l'exemple de ceux qui veilloient à ſa ſûreté; & parmi les maux d'une guerre récente, il ne ſeroit peut-être pas injuſte de compter une ſeconde fois en ce moment celui d'avoir été le ſéjour d'une grande quantité de Troupes, de Navigateurs, & même d'Aventuriers, que ces tems de fermentation ſemblent faire éclorre. Jettons un coup-d'œil ſur la partie françoiſe de Saint-Domingue, telle qu'elle eſt reſtée après toutes ces révolutions.

On y compte environ 380,000 individus, dont 350,000 Affranchis & Eſclaves, ſont noirs ou iſſus de Negres; nous en parlerons ailleurs. Dans le nombre des Blancs, on ne peut

gueres compter plus d'un quart de Créoles ou nés dans le pays, encore les femmes en forment-elles la majeure partie; le reſte eſt compoſé d'Européens des diverſes Provinces de France, auxquels ſont mêlés quelques Etrangers & des Créoles des autres Colonies.

Les Européens qui viennent à Saint-Domingue, ont communément une rude épreuve à ſupporter à l'époque du débarquement. Lorſqu'on a quitté ſon pays avec l'eſpoir d'une fortune qui ſemble placée ſur le rivage Américain, & qu'on s'y trouve iſolé & ſans reſſources, on voudroit porter le pied en arriere, mais il n'eſt plus tems; des beſoins qu'on ne peut ſatisfaire qu'à grands frais, parce que tout eſt coûteux, ſe multiplient; l'avenir prend une forme hideuſe, le ſang s'aigrit, la fievre ardente de ces climats brûlans arrive, & la mort eſt ſouvent le terme de projets auſſi courts qu'inſenſés; mais la Métropole a ſes inutiles, ſes téméraires, ſes enfans crédules, ſes citoyens dangereux peut-être, & ils ne manqueront pas à la terre qui les moiſſonne.

Mais lorſqu'un arrivant a un aſyle, d'où il peut conſidérer le lendemain ſans inquiétude, il doit s'occuper de ce qu'exige de lui le luxe de la mode. Il ne lui demande pas des étoffes riches, mais légeres, des toiles que la fineſſe de leur tiſſu aient rendu très-coûteuſes, & dont il relevera la ſimplicité par des bijoux dont l'œil puiſſe êrre frappé. C'eſt le premier emploi qu'il doit faire de ſes gains ou de ſon crédit, c'eſt la livrée coloniale. Ne la point porter, c'eſt ſe déprécier ſoi-même, ou prendre l'air d'un cenſeur dans un pays où l'on s'eſt promis de n'en pas écouter.

Il eſt un autre ſoin non moins important, c'eſt de parler de ſa naiſſance, afin d'en impoſer. On ſupplée même dans ce genre à la réalité, & cette partie de l'invention eſt aſſez fructueuſement cultivée. Du moins faut-il taire ſon origine lorſqu'elle n'a rien de noble, & c'eſt déja trop d'avoir à redouter que l'envie ne révele des vérités priſes au-delà des mers. Telle eſt même la force de l'habitude qu'on contracte à Saint-Domingue, de ſe croire annobli par ſon ſeul

BIBLIO IMPR.

moiſſonna la majeure partie, on ne vit que les dépouilles apportées par ceux qui revenoient.

La Colonie paroiſſoit cependant ſatisfaire à tant d'ambition, lorſque vers 1740, elle fut confiée à deux Adminiſtrateurs, dont le génie & l'union la rendirent encore plus importante. Leur idée la plus heureuſe fut de déterminer les habitans à employer l'eau qui couloit ſans utilité dans des plaines immenſes, pour en augmenter la fertilité. Alors on vit s'ouvrir de toute part des canaux qui roulerent en quelque ſorte des flots d'or, en fécondant des ſemences précieuſes. Des routes plus commodes firent communiquer les diverſes parties de la Colonie entr'elles. La population s'accrut doublement, parce que les Colons goûtant ſous des Chefs juſtes & éclairés, les douceurs d'une adminiſtration paternelle, s'arrêterent un inſtant dans leurs foyers, où cet avantage attiroit encore les Européens.

Mais ce nouveau degré de civiliſation changea auſſi les mœurs du ſecond âge de la Colonie, que d'autres événemens devoient faire varier encore.

La perte de quelques-unes de nos Colonies n'ayant que trop appris ce qu'on pouvoit craindre pour les autres, des Régimens y paſſerent en 1762, pour les conſerver ſous la domination françoiſe. Ces défenſeurs de la Patrie, qui ne ſont pas toujours les gardiens des mœurs, n'affermirent pas celles de Saint-Domingue. L'ennemi ne fit rien perdre à la Colonie, qui ſe défendit moins bien de l'exemple de ceux qui veilloient à ſa ſûreté; & parmi les maux d'une guerre récente, il ne ſeroit peut-être pas injuſte de compter une ſeconde fois en ce moment celui d'avoir été le ſéjour d'une grande quantité de Troupes, de Navigateurs, & même d'Aventuriers, que ces tems de fermentation ſemblent faire éclorre. Jettons un coup-d'œil ſur la partie françoiſe de Saint-Domingue, telle qu'elle eſt reſtée après toutes ces révolutions.

On y compte environ 380,000 individus, dont 350,000 Affranchis & Eſclaves, ſont noirs ou iſſus de Negres; nous en parlerons ailleurs. Dans le nombre des Blancs, on ne peut

gueres compter plus d'un quart de Créoles ou nés dans le pays, encore les femmes en forment-elles la majeure partie; le reſte eſt compoſé d'Européens des diverſes Provinces de France, auxquels ſont mêlés quelques Etrangers & des Créoles des autres Colonies.

Les Européens qui viennent à Saint-Domingue, ont communément une rude épreuve à ſupporter à l'époque du débarquement. Lorſqu'on a quitté ſon pays avec l'eſpoir d'une fortune qui ſemble placée ſur le rivage Américain, & qu'on s'y trouve iſolé & ſans reſſources, on voudroit porter le pied en arriere, mais il n'eſt plus tems; des beſoins qu'on ne peut ſatisfaire qu'à grands frais, parce que tout eſt coûteux, ſe multiplient; l'avenir prend une forme hideuſe, le ſang s'aigrit, la fievre ardente de ces climats brûlans arrive, & la mort eſt ſouvent le terme de projets auſſi courts qu'inſenſés; mais la Métropole a ſes inutiles, ſes téméraires, ſes enfans crédules, ſes citoyens dangereux peut-être, & ils ne manqueront pas à la terre qui les moiſſonne.

Mais lorſqu'un arrivant a un aſyle, d'où il peut conſidérer le lendemain ſans inquiétude, il doit s'occuper de ce qu'exige de lui le luxe de la mode. Il ne lui demande pas des étoffes riches, mais légeres, des toiles que la fineſſe de leur tiſſu aient rendu très-coûteuſes, & dont il relevera la ſimplicité par des bijoux dont l'œil puiſſe êrre frappé. C'eſt le premier emploi qu'il doit faire de ſes gains ou de ſon crédit, c'eſt la livrée coloniale. Ne la point porter, c'eſt ſe déprécier ſoi-même, ou prendre l'air d'un cenſeur dans un pays où l'on s'eſt promis de n'en pas écouter.

Il eſt un autre ſoin non moins important, c'eſt de parler de ſa naiſſance, afin d'en impoſer. On ſupplée même dans ce genre à la réalité, & cette partie de l'invention eſt aſſez fructueuſement cultivée. Du moins faut-il taire ſon origine lorſqu'elle n'a rien de noble, & c'eſt déja trop d'avoir à redouter que l'envie ne révele des vérités priſes au-delà des mers. Telle eſt même la force de l'habitude qu'on contracte à Saint-Domingue, de ſe croire annobli par ſon ſeul

BIBLIO IMPR.

moiſſonna la majeure partie, on ne vit que les dépouilles apportées par ceux qui revenoient.

La Colonie paroiſſoit cependant ſatisfaire à tant d'ambition, lorſque vers 1740, elle fut confiée à deux Adminiſtrateurs, dont le génie & l'union la rendirent encore plus importante. Leur idée la plus heureuſe fut de déterminer les habitans à employer l'eau qui couloit ſans utilité dans des plaines immenſes, pour en augmenter la fertilité. Alors on vit s'ouvrir de toute part des canaux qui roulerent en quelque ſorte des flots d'or, en fécondant des ſemences précieuſes. Des routes plus commodes firent communiquer les diverſes parties de la Colonie entr'elles. La population s'accrut doublement, parce que les Colons goûtant ſous des Chefs juſtes & éclairés, les douceurs d'une adminiſtration paternelle, s'arrêterent un inſtant dans leurs foyers, où cet avantage attiroit encore les Européens.

Mais ce nouveau degré de civiliſation changea auſſi les mœurs du ſecond âge de la Colonie, que d'autres événemens devoient faire varier encore.

La perte de quelques-unes de nos Colonies n'ayant que trop appris ce qu'on pouvoit craindre pour les autres, des Régimens y paſſerent en 1762, pour les conſerver ſous la domination françoiſe. Ces défenſeurs de la Patrie, qui ne ſont pas toujours les gardiens des mœurs, n'affermirent pas celles de Saint-Domingue. L'ennemi ne fit rien perdre à la Colonie, qui ſe défendit moins bien de l'exemple de ceux qui veilloient à ſa ſûreté; & parmi les maux d'une guerre récente, il ne ſeroit peut-être pas injuſte de compter une ſeconde fois en ce moment celui d'avoir été le ſéjour d'une grande quantité de Troupes, de Navigateurs, & même d'Aventuriers, que ces tems de fermentation ſemblent faire éclorre. Jettons un coup-d'œil ſur la partie françoiſe de Saint-Domingue, telle qu'elle eſt reſtée après toutes ces révolutions.

On y compte environ 380,000 individus, dont 350,000 Affranchis & Eſclaves, ſont noirs ou iſſus de Negres; nous en parlerons ailleurs. Dans le nombre des Blancs, on ne peut

gueres compter plus d'un quart de Créoles ou nés dans le pays, encore les femmes en forment-elles la majeure partie; le reſte eſt compoſé d'Européens des diverſes Provinces de France, auxquels ſont mêlés quelques Etrangers & des Créoles des autres Colonies.

Les Européens qui viennent à Saint-Domingue, ont communément une rude épreuve à ſupporter à l'époque du débarquement. Lorſqu'on a quitté ſon pays avec l'eſpoir d'une fortune qui ſemble placée ſur le rivage Américain, & qu'on s'y trouve iſolé & ſans reſſources, on voudroit porter le pied en arriere, mais il n'eſt plus tems; des beſoins qu'on ne peut ſatisfaire qu'à grands frais, parce que tout eſt coûteux, ſe multiplient; l'avenir prend une forme hideuſe, le ſang s'aigrit, la fievre ardente de ces climats brûlans arrive, & la mort eſt ſouvent le terme de projets auſſi courts qu'inſenſés; mais la Métropole a ſes inutiles, ſes téméraires, ſes enfans crédules, ſes citoyens dangereux peut-être, & ils ne manqueront pas à la terre qui les moiſſonne.

Mais lorſqu'un arrivant a un aſyle, d'où il peut conſidérer le lendemain ſans inquiétude, il doit s'occuper de ce qu'exige de lui le luxe de la mode. Il ne lui demande pas des étoffes riches, mais légeres, des toiles que la fineſſe de leur tiſſu aient rendu très-coûteuſes, & dont il relevera la ſimplicité par des bijoux dont l'œil puiſſe êrre frappé. C'eſt le premier emploi qu'il doit faire de ſes gains ou de ſon crédit, c'eſt la livrée coloniale. Ne la point porter, c'eſt ſe déprécier ſoi-même, ou prendre l'air d'un cenſeur dans un pays où l'on s'eſt promis de n'en pas écouter.

Il eſt un autre ſoin non moins important, c'eſt de parler de ſa naiſſance, afin d'en impoſer. On ſupplée même dans ce genre à la réalité, & cette partie de l'invention eſt aſſez fructueuſement cultivée. Du moins faut-il taire ſon origine lorſqu'elle n'a rien de noble, & c'eſt déja trop d'avoir à redouter que l'envie ne révele des vérités priſes au-delà des mers. Telle eſt même la force de l'habitude qu'on contracte à Saint-Domingue, de ſe croire annobli par ſon ſeul

BIBLIO IMPR.

ſéjour dans l'Iſle, qu'il eſt des Européens qui rompent tout commerce avec leur famille, qui la fuient en repaſſant en France, & qui détournent avec grand ſoin leurs regards du lieu où ils appercevroient l'humilité du toît paternel. Ils ſe choiſiſſent enfin un héritier dans la Colonie pour garantir leur mémoire de la honte que répandroient ſur elle des parens groſſiers qui viendroient recueillir leur ſucceſſion.

Parmi les moyens de faire fortune, celui des mariages fût long-tems compté comme l'un des plus rapides, & en effet il étoit doux d'arriver tout d'un coup à un ſort brillant par une voie que les graces & la beauté pouvoient avoir pris ſoin d'embellir. Mais les Colons inſtruits par les chagrins qu'ils ont trop ſouvent recueillis pour prix de tous leurs ſacrifices, à ne plus juger de la ſincérité des amans de leurs filles par leurs propres ſentimens, ne ſont plus auſſi faciles à abuſer. D'ailleurs, aujourd'hui que l'or du Nouveau-Monde eſt ſoigneuſement recherché, même par ceux qui ſembleroient faits pour ne rien envier, nos jeunes Créoles ſavent qu'elles peuvent prétendre aux plus brillantes alliances lorſqu'elles ſont riches, & leur amour-propre écarte tous ceux qui n'ont pas de quoi le flatter.

Il ſe forme à Saint-Domingue très-peu de ces liaiſons agréables, qu'on nomme de la ſocieté. Les hommes, tout occupés de leurs affaires, ne ſe raſſemblent en quelque ſorte que pour en parler; & les femmes ſe réuniſſent peu. Cependant, à certaines époques, des fêtes rapprochent preſque tous les Habitans de la même Ville & de ſes environs. C'eſt principalement le bal qui jouit de ce privilege. Tout s'y anime, tout y peint la joie. Les femmes mêmes, en y perdant leur contenance langoureuſe, ſemblent s'y rechercher, & la retraite de quelques-unes d'entr'elles devient un ſignal pour que les autres quittent la danſe. On croiroit que, ne formant qu'une ſeule famille, elles ne goûtent de plaiſir qu'autant qu'elles le partagent toutes. Quel dommage que ce mouvement de tendreſſe apparente ait beſoin d'un bal nouveau pour reparoître!

Les hommes ont encore un point de ralliement, mais il eſt étranger aux femmes : c'eſt dans ces lieux où l'on établit ſon bonheur ſur l'infortune d'autrui ; où l'on eſt appellé généreux pour avoir ſu faire contracter à un être quelquefois au déſeſpoir, des dettes qu'on a décorées du nom ſacré d'honneur, où l'on va oublier enfin qu'on eſt époux, pere, citoyen. La paſſion du jeu eſt preſque générale, & c'eſt un des écueils les plus dangereux pour ceux qui arrivent à Saint-Domingue ; mais ſi l'on ſe préſerve de cette contagion, il eſt plus difficile de réſiſter aux attraits d'une autre paſſion dont la nature ſe plaît à mettre le germe dans tous les cœurs. On ne trouve pas à Saint-Domingue, comme dans les grandes Villes d'Europe, le ſpectacle dégoûtant d'un ſexe attaqué par celui qui doit ſavoir ſe défendre pour embellir ſa défaite. Mais on n'y eſt pas protégé non plus par cette décence publique qui préſerve les mœurs dans les lieux où l'on rougit de la dépravation des Capitales. Des femmes condamnées par leur couleur à l'abjection, ſe vengent de cette infamie politique en protégeant les foibleſſes de leurs deſpotes. Elles ne les provoquent pas ; mais elles ſavent qu'en cédant, elles triomphent, & cette perſuaſion n'eſt pas favorable à la vertu.

Et comment leur empire ne ſeroit-il pas auſſi puiſſant ? On s'expatrie le plus ſouvent dans l'âge où les deſirs ſont effervescens. On vient quelquefois de s'affranchir de la tutele de parens dont la ſurveillance gêne la jeuneſſe, & tout-à-coup, maître de ſoi, on ſe trouve expoſé à la ſéduction la plus dangereuſe, puiſque la cauſe en eſt en nous-mêmes. Il faudroit donc un courage éprouvé pour échapper à un pareil danger, & l'on répete tant à Saint-Domingue que le climat défend d'eſpérer la victoire, qu'on eſt peu tenté de la diſputer. On ſe livre donc à ſon penchant, & calculant la vie plutôt par l'emploi agréable qu'on en fait, que par ſa durée, on arrive rapidement au terme de la deſtruction. Heureux encore quand des *Eſculapes*, qu'on croiroit chargés d'un ſoin contraire à celui qu'on en attend, ne l'accélerent pas !

L'intempérance eſt encore un défaut aſſez commun à Saint-Domingue. La grande chaleur diminuant les forces, on veut les réparer par des alimens fortement aſſaiſonnés. L'on a banni des repas cette joie tumultueuſe des anciens Colons, qui annonçoit au loin la perte de leur raiſon; mais on traite toujours à l'Américaine, c'eſt-à-dire avec profuſion : auſſi ne s'eſt-on pas encore entiérement familiariſé avec les ſurtouts, ces paraſites muets, dont l'élégance ne conſole pas toujours les convives de ce qu'ils leur enlevent.

Tout prend à Saint-Domingue un extérieur d'opulence qui étonne les arrivans. Cette foule d'eſclaves qui attendent les ordres, & même les ſignes d'un ſeul homme, donne un air de grandeur à celui qui leur commande. Il eſt de la dignité d'un homme riche d'avoir quatre fois autant de domeſtiques qu'il lui en faut. Les femmes ont principalement le talent de s'environner d'une cohorte inutile, priſe dans leur ſexe même. Et ce qu'il eſt difficile de concilier avec la jalouſie que leur cauſent quelquefois ces ſuivantes rembrunies, c'eſt l'attention de les choiſir jolies, de rendre leur parure élégante; tant il eſt vrai que l'orgueil commande à tout.

Le bien ſuprême pour un Européen, eſt de ſe faire ſervir. Il loue un eſclave, en attendant qu'il puiſſe en avoir en propriété. Il eſt aſſez étonnant que les maîtres les plus ſéveres ſoient ceux qui ont pris naiſſance dans des climats où l'on paroît révolté du ſeul mot d'eſclavage. Malheur ſur-tout à l'Africain infortuné que le ſort livre à l'un de ces êtres ſans éducation, dont la deſtination étoit peut-être de ſervir eux-mêmes dans leur pays : il n'eſt point de maux qu'il ne doive appréhender.

Les logemens ne ſont pas meublés avec recherche, mais ils ſont vaſtes & multipliés pour ſe garantir de la chaleur, & uſer d'une propreté ſalutaire, qui eſt pouſſée au plus haut point. Des maiſons preſque toujours avec un ſeul rez-de-chauſſée, & même en bois dans certains lieux, à cauſe des tremblemens de terre, forment la plupart des Villes & des Bourgs dont les rues ſont tirées au cordeau.

On voit peu d'édifices publics, ſi ce n'eſt dans la ville du Cap, qui offre un enſemble qu'on n'attend pas à un auſſi grand éloignement de la Métropole. Les Egliſes, ſi l'on en excepte auſſi celle du Cap, ne ſont remarquables que par leur extrême ſimplicité, qui n'atteſte que trop que les Habitans François de Saint-Domingue ne ſont pas dévots. Ce trait n'eſt pas celui qui les diſtingue le moins des Eſpagnols, leurs voiſins.

Nous avons déjà dit qu'il y avoit peu de ſociété à Saint-Domingue, mais c'eſt ſur-tout à la campagne que l'on vit iſolé. Les Propriétaires des Manufactures à ſucre ou à indigo, les plus riches de toutes, ſont preſque toujours en France. Leurs Régiſſeurs, expoſés à être changés au moindre caprice, n'ont pas cet eſprit de réſidence qui fait les liaiſons douces & durables. D'ailleurs, la manie générale dans toute la Colonie, c'eſt de parler de retour ou de paſſage en France. Chacun répete qu'il part l'année prochaine, & l'on ne ſe regarde que comme des Voyageurs dans une terre où l'on trouve ſi ſouvent ſon dernier aſyle.

On ſent combien cet eſprit fugitif eſt peu fait pour rendre la ſociété agréable. En arrivant à Saint-Domingue, on eſt étranger à preſque tous ceux qu'on y trouve. On ne leur parle le plus ſouvent que pour leur annoncer le projet de les quitter. Cette malheureuſe idée eſt tellement familiere, qu'on ſe refuſe ces riens commodes qui donnent du charme à l'exiſtence. Un Habitant ſe regarde comme campé ſur un bien de pluſieurs millions. Sa demeure eſt celle d'un uſufruitier déjà vieux; ſon luxe, car il lui en faut, eſt en domeſtiques, en bonne chère, & l'on croiroit qu'il n'eſt logé qu'en hôtel garni.

Tandis qu'il brûle de quitter la Colonie, & que, par une extrême inconſéquence, il fait des dépenſes qui l'y retiennent, les Habitans cultivateurs des montagnes cherchent à ſe dédommager de la médiocrité de leur ſort par le plaiſir de ſe raſſembler. Il ne leur faudroit pour être heureux que la philoſophie néceſſaire pour contempler paiſiblement les plaines fertiles ſur leſquelles leur vue ſe promene quelquefois.

Cette maniere de vivre ainſi ſéparé dans les campagnes que l'on habite toujours, eſt un motif de plus pour accueillir les Voyageurs qui jettent quelque variété dans un plan monotone. Dans un pays vaſte, où l'on eſt opulent, où il n'y a point de poſtes, où des auberges en petit nombre ne ſervent qu'à des individus qui n'ont pas des relations dans la Colonie, l'hoſpitalité prend un caractere de généroſité qui honore ceux qui l'exercent. Il eſt des Habitans qui ſacrifient un capital de plus de 30,000 livres en chevaux, chaiſes & Eſclaves-Cochers pour la ſeule commodité de ceux qui ont beſoin d'aller d'un point à un autre de la Colonie. Mais de quoi n'abuſe-t-on pas ! Il y auroit trop à rougir pour les Européens, de révéler les ſcènes par leſquelles ils ſe ſont efforcés de rendre les Colons difficiles ſur ce point. Malgré cette déſobligeante expérience, un homme avoué par l'ami d'un ſeul Habitant, peut encore entreprendre de faire le tour de la Colonie ; & ſi ſes qualités perſonnelles en font un hôte aimable, il eſt ſûr d'emporter des regrets de tous les lieux dont une recommandation ſucceſſive lui aura ouvert l'accès.

Le caractere créole ſe fait auſſi remarquer à la rapidité des voitures. De petits chevaux de médiocre apparence font parcourir aux chaiſes, ou eſpece de cabriolets qu'ils emportent, trois & même quatre lieues par heure. Cette vîteſſe annonce l'habitude de vouloir avec énergie & d'être obéi avec promptitude. Le Nègre poſtillon qui connoît le génie de ſon maître, excite ſans ceſſe ſes courſiers, & met de la gloire à n'être point devancé. C'eſt donc encore un article de luxe pour les Habitans que celui des chevaux, d'autant que pour le plus léger motif, on expédie un Meſſager à cheval, qu'à la rapidité de ſa courſe & aux cris dont il anime ſa monture couverte de ſueur, on prendroit pour un Courrier qui porte la nouvelle d'un événement qui peut intéreſſer toute la Colonie. Auſſi les Nègres diſent-ils aſſez plaiſamment que les chevaux ſont leurs Nègres.

Depuis environ 25 ans, on a établi des ſpectacles dans cinq Villes de la Colonie. La Tragédie & la Comédie y ont un

Temple commun, comme dans les Villes de Province, à l'imitation deſquelles la Tragédie prend quelquefois le ton de la Muſe comique, en empruntant les organes conſacrés à cette derniere. Le Spectacle eſt aſſez fréquenté: c'eſt un point de réunion pour parler d'affaires. Les femmes y font parade de leurs charmes & de leurs adorateurs; elles s'y épient, & la médiſance y prend de l'aliment. Il eſt même des obſervations qu'on peut faire à l'entrée du Spectacle, un jour où une Piece, ou quelque autre motif, y attire un certain concours. On y remarque, par exemple, que preſque toutes les femmes ſont miſes avec la même élégance, ce qui apprend qu'à Saint-Domingue ce ſexe charmant n'eſt diſtingué qu'en deux claſſes, les jolies & celles qui ne le ſont pas.........

Nous avons dit dans un autre lieu que les femmes de Saint-Domingue eſtimoient beaucoup le courage. Il n'eſt malheureuſement que trop facile de leur prouver qu'on eſt dignes d'elles à cet égard. La plus grande preuve du peu de ſociabilité de Saint-Domingue, c'eſt ce faux point d'honneur qui y maîtriſe encore l'opinion. Dans un pays où la fortune fait tant de rivaux, il eſt difficile de prendre ces dehors polis, qui ſont peut-être les premieres gardes de la ſûreté publique. L'habitude de commander aux Eſclaves, & de n'y trouver que de la ſoumiſſion, rend néceſſairement ſuſceptible, & la néceſſité d'aſſimiler les Colons, défenſeurs de leurs propres foyers, aux Militaires du Royaume, ajoute encore à la force d'un préjugé auſſi ancien que la Colonie, & qui donne même aux Magiſtrats un extérieur guerrier. Mais ils ſont loin de nous ces temps d'horreur où les premiers Colons, après s'être ſervi de leur épée pour conquérir, en avoient encore beſoin pour contenir leurs farouches compagnons. Gardons pour des occaſions importantes cette noble fierté que ne dépare pas une race belliqueuſe; mais lorſque notre honneur n'eſt point compromis, lorſque l'ennemi ne nous menace pas, comptons les douceurs de la concorde parmi nos plaiſirs les plus doux.

Nous le répétons, les Habitans de Saint-Domingue ſont francs & généreux. Je ſais qu'on leur reproche le faſte qu'ils

mêlent quelquefois aux belles actions , mais cette oſtentation annonce une haute eſtime de ſoi , & le ſentiment n'enfanta jamais rien dont on doive rougir. Enfin, pour changer cette Iſle précieuſe , dont le commerce a élevé dans le Royaume des villes qui étonnent par leur magnificence , en un ſéjour où l'on ſache jouir des biens qu'elle produit avec profuſion , il ne faut qu'amener les Habitans à la conſidérer comme leur patrie. C'eſt au Gouvernement qu'il appartient de produire cette heureuſe révolution , ce ſont les Chefs qui ont le bonheur de repréſenter, à 2000 lieues , un Prince juſte & bienfaiſant , qui doivent avoir l'orgueil de faire aimer une terre que l'on fuit en eſprit , lors même que l'intérêt y enchaîne.

BIBLIOTHEQUE IMPERIALE IMPR.